

Lucian Blaga

Poèmes

traduits du roumain par Serge Fauchereau

Lucian Blaga est né le 9 mai 1895 dans le village de Lanocrám, près de Sebes, en Transylvanie. Ce village va occuper une place particulière dans toute son œuvre. Voyez par exemple les poèmes « L'âme du village », « La Source », « Village natal ». On le voit même, dans « 9 mai 1895 », reconnaître dans Lanocrám une étymologie à son gré où résonnera le son *lacrymal*. Pour le jeune Blaga, l'ennui des études à Sebes puis à Braşov n'est supportable que dans la perspective de vacances à Lanocrám. Plus tard, non seulement il choisira de prononcer un « Éloge du village roumain » pour son entrée à l'Académie Roumaine en 1937, mais il lui donnera une fonction cruciale dans son œuvre philosophique et notamment *L'Être historique*.

Après des études de théologie à Sibiu, Blaga se rend à Vienne où il passera son doctorat de philosophie en 1920. Entre temps, il a publié ses deux premiers livres en 1919 : de la poésie, *Poèmes de la lumière*, et des aphorismes philosophiques, *Pierres pour mon temple*. Ce seront là les deux orientations majeures de son œuvre, à côté desquelles Blaga a aussi laissé une très importante œuvre dramatique (sa pièce la plus célèbre est *Maître Manole*, 1927), de nombreux articles et des traductions (parmi lesquelles le *Faust* de Goethe). Citons ses autres recueils de poèmes dans l'ordre de leur parution : *Les pas du prophète* (1921), *Le grand passage* (1924), *Éloge du sommeil* (1929), *Au partage des eaux* (1933), *À la cour de la nostalgie* (1938), *Les marches insoupçonnées* (1943).

En 1926 Blaga commence une carrière diplomatique qui le conduira successivement à Varsovie, Prague, Berne et, finalement, à Lisbonne. Plusieurs de ses poèmes portent le témoignage de ces séjours étrangers. Rentré en Roumanie en 1939, il aura une chaire de philosophie à l'université de Cluj. Il occupera ce poste jusqu'en 1948, date à laquelle il lui est retiré, le nouveau régime communiste le tenant en suspicion. En vérité, les positions éthiques et esthétiques de Blaga ont toujours été trop singulières, trop indépendantes d'aucun système ou idéologie en place, pour être aisément acceptées ; éloquent à cet égard est le poème « Autoportrait » paru pour la première fois en 1942. Ses poèmes étaient trop sensuels, son épistémologie trop sceptique et « luciférienne » pour théologiens et bien pensants ; et son idéalisme inquiet absolument pas du goût des marxistes.

Dorénavant Blaga ne publiera plus guère que quelques textes épars en revue. En 1953 on lui accorde un poste de bibliothécaire à Cluj. Si cela améliore un peu sa situation matérielle et sociale, la censure qui pèse sur lui n'en est pas levée. Il poursuit cependant son travail d'écrivain, approfondissant son œuvre philosophique, accumulant la valeur de plusieurs recueils de poèmes. Au printemps de 1959 il est démis de ses fonctions de bibliothécaire et arrêté par la Securitate. Libéré durant l'été, il est de nouveau arrêté en automne puis libéré au printemps de 1960 et réincarcéré en automne et libéré... Sa santé ne résiste pas à ce régime. L'angoisse et les mauvais traitements le conduisent à l'hôpi-

tal en décembre 1960, mais sa santé est définitivement altérée. Décédé le 6 mai 1961, Lucian Blaga sera inhumé dans son village de Lanocrâm trois jours plus tard.

Blaga mort, il sera plus facile d'en faire un grand écrivain. Tous les poèmes choisis ici dans ses recueils posthumes (*Barques de cendres*, *Le chant du feu*, *Ce qu'entend la licorne*, *La graine merveilleuse*) ont paru dans les revues roumaines au début des années soixante. Les sélections et les éditions plus ou moins complètes de sa poésie seront désormais nombreuses et même son œuvre philosophique, peu à peu, avec parcimonie finira par voir le jour. Avec une de ces ironies dont l'histoire est coutumière, ceux qui l'avaient combattu, les extrémistes de droite et de gauche, s'efforceront alors, et aujourd'hui encore, de détourner à leur profit le sens de son œuvre. Cet esprit complexe mais libre, préoccupé par le temps plus encore que par l'époque, par la culture plus que par les idéologies, n'aurait sûrement pas aimé être ainsi récupéré.

J'ai suivi le texte des *Œuvres* de Blaga que j'avais à ma disposition, celui des éditions Minerva de 1974 (S. Ciuculescu et D. Blaga) et de 1990 (George Gañă). Le choix de textes proposé ici est évidemment subjectif mais j'ai souhaité montrer divers aspects de l'inspiration de Blaga sur l'ensemble de sa production poétique.

Ces *Quarante Poèmes* ne proposent qu'une traduction. J'ai fait de mon mieux mais en sachant que je ne pourrai jamais rivaliser avec le texte original. En vérité, certains vers résistaient si bien au transfert en langue française que j'ai dû renoncer à plusieurs de mes choix initiaux. Les poèmes de Blaga sont presque toujours assez courts, en vers libres ou en vers blancs. Dans quelques cas où elle apparaissait, je n'ai pas systématiquement essayé de conserver la rime, l'évolution de la prosodie française la rendant quelque peu maniérée aujourd'hui. Les trahisons de ces traductions vont évidemment dans le sens d'une déperdition dans le jeu infini du sens et du son qu'est la poésie. J'ai plusieurs fois renoncé aux retournements syntaxiques de la phrase roumaine que, moins souple, la phrase française ne peut se permettre. J'ai dû éventuellement omettre une nuance ou un adjectif pour ne pas perdre la tension de la structure originale ; ou bien changer tel *noyer* en *noisetier* pour éviter un calembour indésirable. Plus gravement, il m'est arrivé au moins une fois d'achopper sur un mot qui n'a pas d'équivalent satisfaisant en français : *dor* que les dictionnaires proposent comme nostalgie, désir mêlé de nostalgie, souhait, mal du pays, désir... On serait plus proche avec la *Sehnsucht* allemande, voire *yearning* en anglais. J'ai tergiversé devant ce concept crucial en langue roumaine et chez Blaga en particulier et, comme on verra, j'ai opté tantôt pour *nostalgie* tantôt pour *désir*, bien conscient de demeurer en-deçà de l'original.

« L'essentiel n'était-il pas, n'est-il pas toujours de tenir, de pouvoir manier, de garder en évidence, de maintenir à portée ces instants du verbe humain brusquement chargés de lumière, où s'absorbent des solutions tellement plus nombreuses et plus ambiguës que celle que la pensée rigoureuse s'approprie ? » (André Breton). Certes. J'espère avoir travaillé dans ce sens, en évitant autant que possible de simplifier ou d'éclaircir abusivement ce qui doit garder une ambiguïté stimulante, au-delà du rationnel.

Le dernier mot sera pour remercier Mircea Tomuş et Dumitru Tsepeneag de leurs précieuses suggestions.

S. F.

LA TERRE

Nous étions sur le dos dans l'herbe, toi et moi.
Sous le feu du soleil l'air fondait comme de la cire
et coulait sur les chaumes comme une rivière.
Un silence accablant pesait sur la campagne.
Une question est alors tombée au creux de moi.

La terre,
n'avait-elle rien à me dire ? toute cette terre
dans son immensité cruelle et son mutisme meurtrier ?
rien ?

Pour mieux entendre j'ai collé mon oreille
contre la terre, incertaine, docile,
et de sous la terre j'ai entendu
le battement sourd de ton cœur.

C'est la terre qui répondait.

(Poèmes de la lumière)

SILENCE

Il y a un tel silence alentour qu'on croirait entendre
frapper à la fenêtre les rayons de la lune.

Une voix étrange
s'est éveillée au fond de moi
et chante une nostalgie qui ne m'appartient pas.

Il paraît que les ancêtres morts trop tôt,
alors que leur sang était encore jeune,
le sang chaud de leurs passions,
leurs passions brûlantes de soleil,
il paraît qu'ils viennent
revivre
en nous
la vie qu'ils n'ont pas vécue.

Il y a un tel silence alentour qu'on croirait entendre
frapper à la fenêtre les rayons de la lune.

Qui sait, mon âme, par-delà les siècles,
dans quel cœur tu joueras
sur la harpe de ténèbres
aux douces cordes de silence – ta passion étranglée,
ta joie de vivre brisée ? Qui sait ? Qui sait ?

(Poèmes de la lumière)

FRISSON

Est-ce la mort qui me veille ?
Au milieu de la nuit,
quand la lune me regarde d'un air hébété,
quand les chauves-souris
baisent ma fenêtre à son front obscur,
je ressens parfois un frisson
qui me parcourt le corps
comme si des mains aux doigts de glace
passaient dans mes cheveux.

Est-ce la mort qui me veille
et au clair de la lune
compte mes cheveux gris ?

(Poèmes de la lumière)

UN AUTOMNE FINIRA PAR VENIR

Un automne finira par venir, mon amour,
où tu prendras mon cou en tremblant
où tu te pendras à moi comme une couronne
de fleurs séchées
à la colonne de marbre blanc d'une crypte.

Un automne finira par venir qui dépouillera
de leur printemps ton corps, ton front, tes nuits et tes désirs ;
il emportera tes pétales et tes matins
pour ne laisser que des soirs accablants et vides.

Un automne finira par venir et cruel,
et de toutes les fleurs que tu as jamais eues,
il ne laissera que celles
que tu mettras sur la tombe
de tous ceux qui s'en vont à jamais
et emportent ton printemps.

(Poèmes de la lumière)

MONTAGNES, DONNEZ-MOI UN CORPS

Pauvre corps éphémère,
je n'ai que toi et pourtant
Je ne pare pas ton front ni tes cheveux de fleurs blanches et rouges
car ta maigre argile
est trop petite pour l'âme immense
qui est en moi.

Donnez-moi un corps,
montagnes,
mers,
donnez-moi un autre corps, que j'y décharge ma folie
tout mon soûl !
Terre vaste, sois mon corps,
sois la poitrine de ce cœur impétueux,
sois le foyer des orages qui m'étouffent,
sois l'amphore de ce moi obstiné !

A travers le cosmos
résonnerait alors mon pas fier,
je me révélerais libre et conquérant,
tel qu'en moi-même,
terre sacrée.

Dans l'amour,
j'étendrais vers le ciel toutes les mers
comme des bras robustes, sauvages, ardents,
pour saisir le ciel
pour l'étreindre
à bras-le-corps
et baiser ses étoiles éclatantes.

Dans la haine,
j'écraserais sous mes pieds de pierre
de pitoyables soleils
en voyage
et j'en sourirais peut-être.

Mais je n'ai rien que toi, pauvre corps éphémère.

(Les pas du prophète)

VERS ÉCRITS SUR UNE FEUILLE MORTE : *LE PSALMISTE*

Quand tu passes pieds nus sous les tilleuls
les colombes endormies près des gouttières
se réveillent, croyant que tes faibles pas
sont des graines qu'aurait jetées
une main pleine de bonté.

(Les pas du prophète)

L'ÂME DU VILLAGE

Appuie les mains sur mes genoux, petite enfant.
Je crois que l'éternité est née dans un village.
Ici la pensée va plus lentement,
plus rares sont les palpitations du cœur,
comme s'il ne battait pas dans la poitrine

mais quelque part au fond de la terre.
Ici on guérit de la soif de rédemption,
et si tes pieds sont blessés,
tu t'assois sur une buttée d'argile.
Tu vois, c'est le soir.
Autour on sent voler l'âme du village,
comme une humble odeur d'herbe coupée,
comme un peu de fumée à travers le chaume,
comme les gambades des chevreaux sur les sépultures.

(Le grand passage)

J'AI COMPRIS QUEL PÉCHÉ PÈSE SUR MA MAISON

J'ai compris quel péché pèse sur ma maison
comme une mousse originelle.
Oh pourquoi ai-je interprété le zodiaque et le temps
autrement que l'aïeule qui rouit le chanvre dans l'étang ?
Pourquoi ai-je voulu un autre sourire que celui du cantonnier
qui tire des étincelles des pierres au bord de la route ?
Pourquoi un autre destin
dans le monde des sept jours
que celui du sonneur de cloches qui mène les morts au ciel ?

Donne-moi la main, passant, toi qui t'en vas,
toi qui t'approches.
Tous les troupeaux du monde ont la tête ceinte
d'une auréole sacrée.
Et c'est ainsi qu'il me plaît d'être à présent,
un être parmi les autres ;
je m'ébroue de mon ancien moi
comme un chien qui sort d'une mauvaise rivière.
Je veux que mon sang coule par les canaux du monde
et fasse tourner les roues
des moulins du ciel.

Je frissonne de bonheur :
au-dessus de moi, tout le jour,
les forces des oiseaux déployés en triangle
ont pointé vers des buts lumineux.

(Le grand passage)

L'OISEAU SACRÉ

*Façonné en or
par le sculpteur C. Brancusi*

Dans un vent que nul n'a levé
Orion hiératique te bénit
en pleurant sur toi
sa haute géométrie sacrée.

Autrefois tu as vécu au fond des mers
et tu as frôlé le feu du soleil.
Dans les forêts flottantes tu poussais
de longs cris sur les eaux originelles.

Es-tu oiseau ou cloche à travers le monde,
créature qu'on dirait calice
ou chanson d'or survolant
notre terreur des énigmes mortes.

Tu perdures dans l'ombre comme les contes ;
à la flûte invisible du vent
tu joues pour ceux qui boivent leur sommeil
aux pavots noirs souterrains.

La lumière de tes yeux verts est pour nous
comme le phosphore qui s'écaille aux ossements anciens.
À écouter les révélations sans paroles
sous l'herbe du ciel tu perds ton vol.

Depuis le ciel voûté de ton zénith
tu déchiffres tous les mystères des profondeurs.
Prends ton essor sans fin
mais ne nous dis jamais ce que tu as vu.

(Éloge du sommeil)

PAYSAGE TRANSCENDANT

Les coqs apocalyptiques poussent leur cri
dans les villages roumains.
Les fontaines de nuit,
les yeux grands ouverts, écoutent
d'obscures rumeurs.
La mer apporte des oiseaux sur le rivage
comme des anges d'eau.
Sur la grève – les cheveux pleins d'encens,
Jésus saigne en lui-même
des sept paroles
de la croix.

Des forêts du sommeil
et d'autres lieux noirs,
des animaux élevés par les tempêtes
sortent furtivement pour boire
l'eau morte des canaux.
La terre habillée de blé
brûle comme par vagues.
Avec un bruit de légende
des ailes effrayées survolent la rivière.

Le vent dans la forêt a tenté de briser
les branches et les cornes des cerfs.
Des cloches ou des cercueils
chantent leur tristesse sous l'herbe.

(Éloge du sommeil)

MALADIE

Une maladie sans visage et sans nom
s'est glissée dans le monde.

Quelque créature ou bien n'est-ce que le vent ?
Personne ne sait les mots de conjuration.

L'homme est malade, la pierre est malade,
les foyers se brisent, les arbres s'éteignent.

L'argile triste et solennelle, le noir de l'argent
sont de l'or réduit et malade.

Des pleurs obliques coulent du temps.
Avec des signes j'invoque l'oubli guérisseur.

(Au partage des eaux)

ANNÉES, ERRANCE ET SOMMEIL

Les années vont s'allonger
lentement, lentement, à pas chaque fois plus grands
d'une ville à l'autre.

Je m'arrête et, les yeux fixés sur une pauvre argile,
il me semble que tant d'années
de travaux sans fin,
d'exils et d'auréoles amères,
dureront jusqu'à ma dernière heure
comme un vêtement de vent
qui brûle ma vie.

Cette errance à laquelle je devais
rendre raison, je ne sais
à quelle rive l'amarrer ;
sous mes pas
n'apparaissent ni la terre ni la pierre
qui m'étaient promises.
Puisque l'étoile au-dessus de moi
n'a pas de nom,
je ne peux la prier
ni de s'éteindre ni de continuer.

Jusqu'au cercle de septentrion
où l'on entend grincer dans la tempête
l'essieu du ciel, je suis passé par des lieux bien divers.
C'est sous le signe du capricorne

que je suis entré parmi l'ombre maigre des pins.
Partout d'autres tribus
font brûler d'autres feux
et le soleil régit d'autres horloges.
Battant comme d'étendards
l'étendue de l'horizon
la destinée se sert de moi dans son jeu hostile.
Sous un ciel étranger un sort noir
sans répit
veille sur moi.

Je vois les années croître et les pas s'allonger
par-dessus tous les vallons et sommets, les hivers, les étés,
par-dessus toutes les cloches, tous les silences.
Les hauteurs me repoussent et la plaine m'appelle.
Seul un foyer m'est interdit,
or comme je ferais gloire à l'étincelle de retour,
à la cendre et aux lois, à la fumée – au supérieur !
Me voici de nouveau face au pays.
Le retour va demeurer un rêve,
je ne peux enfreindre l'ordre indicible,
ou est-ce parce que le destin de l'être est ainsi écrit.
C'est la nuit chaque nuit,
quand le sommeil au retour de pays lointains
me revient apporter
un peu de ténèbres
comme une poignée de terre de la contrée des mères,
des cimetières de paradis.

(À la cour de la nostalgie)

9 MAI 1895

Mon village qui porte dans ton nom
un son lacrymal
aux appels profonds de mère
cette nuit-là je t'ai choisi
comme seuil du monde
et chemin de passion.

Celui qui m'a dirigé vers toi
du tréfonds du temps,
celui qui m'a appelé vers toi,
qu'il soit béni,
village de larmes inconsolables.

(Les marches insoupçonnées)

AUTO PORTRAIT

Lucian Blaga est muet comme un cygne.
Dans sa patrie
la neige de l'être a remplacé les mots.
Son âme est en quête,
une quête muette, séculaire,
à tout jamais
jusqu'aux ultimes limites.

Il cherche l'eau où boit l'arc-en-ciel.
Il cherche l'eau
où l'arc-en-ciel
se boit inexistant et beau.

(Les marches insoupçonnées)

LA POÉSIE

Un éclair ne vit jamais seul
dans sa propre lumière
que le bref instant que dure
le trajet du nuage à l'arbre
désiré auquel il s'unit.
La poésie est ainsi.
Seule dans sa propre lumière
elle dure le temps du trajet
du nuage à l'arbre
de moi jusqu'à toi.

(Ce qu'entend la licorne)

LE DÉSIR DU DÉSIR

Le plus profond des désirs,
c'est le désir du désir.
Celui qui n'a souvenir
ni espoir, le désir du désir.

Le désir du désir nous mène par un chemin,
un chemin
qui n'est à la mesure
d'aucun voyageur.

Le désir du désir est infini.
Il rôde dans nos contrées.

(Ce qu'entend la licorne)